

François Beauchemin, Serge Patrice Thibodeau, Gaétan Soucy

Yvon Paré

Numéro 123, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2006). Compte rendu de [François Beauchemin, Serge Patrice Thibodeau, Gaétan Soucy]. *Lettres québécoises*, (123), 30–32.

Puis, on monte se coucher. Mais James, lui, sort et se perd dans la nuit.

On le retrouve au matin... mort, évidemment. (Tiens, j'y pense, ne tuait-on pas aussi des éditeurs dans *Le musée des introuvables* de Fabien Ménar, également paru l'automne dernier? Serait-ce un fantôme d'écrivain?) James semble dormir, assis sur une pierre sculptée en forme de trône devant l'étang de son domaine. Il a le cœur transpercé. Le sergent détective Ghyslain Lévesque, un homme par ailleurs tout à fait charmant, est chargé de l'enquête.



Tout le monde aurait pu tuer l'éditeur, on l'aura compris, et tout le monde avait ses raisons pour le faire. Un peu comme dans un roman d'Agatha Christie, en beaucoup plus léger. La chute nous prend plus ou moins par surprise.

C'est la première fois que Nicole Houde s'attaque, si l'on veut, au genre policier. Quant à Laure Muszynski, elle est traductrice et cosigne ici son premier roman. L'écriture est élégante, pleine de trouvailles et de clins d'œil. Les chassés-croisés abondent — un feu d'artifice. Les personnages sont proches de la caricature et nous avons parfois l'impression de frôler le vaudeville. Mais pourquoi pas au fond? Même le polar peut faire sourire.

Si *L'hystérie de l'ange* est davantage une parodie du genre, les deux auteures se sont manifestement amusées à l'écrire et cela se sent. Leur bonne humeur est contagieuse. Alors, ne boudons pas notre plaisir.

☆ 1/2

Luc Bertrand, *Transfuges*,
Ottawa, L'interligne, coll. «Vertiges», 2005, 336 p., 24,95 \$.

Pourquoi l'ex-premier ministre s'est-il suicidé?

Raynald Genest, bras droit de l'ex-premier ministre du Québec Marc Rivard, a pris sa succession quand ce dernier a été forcé de démissionner.

Le temps a passé, il a lui-même été remplacé et c'est désormais Stéphane Bélanger qui dirige les destinées du Québec. Et puis voilà que Genest se tire une balle dans la tête. Pourquoi? Marc Rivard essaiera de le comprendre en lisant les cahiers laissés par le défunt.

Comme il fallait s'y attendre, ces cahiers parlent de corruption — en fait, seul Rivard paraît surpris. Ce qu'ils ne disent pas, un policier, membre d'un groupe ultrasecret mandaté par Ottawa et financé par la Ligue du Canada, se chargera, pris de remords, de le révéler à Rivard. Pots-de-vin, écoute électronique non autorisée, infiltration, espionnage, etc. Et tout ça pour mettre des bâtons dans les roues des indépendantistes et empêcher la victoire du «oui» au référendum pour la souveraineté du Québec. Un ancien ministre et



LUC BERTRAND

quelques députés étaient impliqués dans ces magouilles. Bref, un procès aura lieu et la vérité éclatera au grand jour.

Luc Bertrand a œuvré dans le milieu politique et il a travaillé cinq ans au cabinet du premier ministre du Québec. Il sait donc de quoi il parle. Malheureusement, ce qu'il raconte — souvent avec maladresse — est on ne peut plus prévisible. On a plus souvent qu'autrement l'impression de lire un rapport de commission d'enquête. Dommage!



Jean Mohsen Fahmy

L'Agonie des dieux

Prix Trillium 2006



www.interligne.ca



☆☆☆☆

Jean-François Beauchemin, *La fabrication de l'aube*,
Montréal, Québec Amérique, 2006, 120 p., 16,95 \$.

Mourir presque pour apprécier encore plus la vie

Il y a des textes que l'on abandonne avec un pincement au cœur. On s'attarde à faire durer l'enchantement, à flâner sur la page couverture. Juste pour prolonger le bonheur d'être, la conscience de vivre un moment unique.

Jean-François Beauchemin, avec *La fabrication de l'aube*, réussit cet exploit. Il rend amoureux de la vie. On se surprend à surveiller le mouvement de notre main, à aimer le contact de nos doigts sur le papier pendant la lecture. Comme si on effleurait une épaule ou un bras, comme si chaque mot du récit devenait une capsule de bonheur.

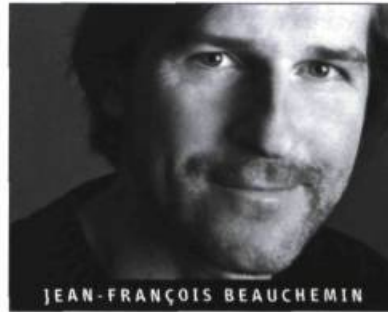
« Un jour, je suis mort. C'était vers le milieu de l'été, le ciel était d'un bleu immaculé. » (p. 11) Quelle façon de piquer la curiosité du lecteur! Qui peut raconter ainsi sa propre mort? La journée était trop belle pour mourir, il faut s'en souvenir.



PETITE HISTOIRE

Beauchemin vit plutôt bien sa quarantaine quand la douleur le terrasse. Affolement! Pourtant, il garde une étonnante lucidité. Ce sont là ses derniers instants, il en est convaincu. La mort approche. Elle s'impose. Il s'accroche avant de s'allonger pour une dernière fois. Comme s'il devenait témoin de sa plongée vers la fin.

Je ne sais si j'ai rêvé ceci : à la fin, quand l'ambulance s'est immobilisée, j'ai demandé, juste avant d'entrer dans l'hôpital, qu'on me laisse pendant une minute observer le ciel. C'était le soir, l'air résonnait du chant entêtant des insectes. Là-bas, des enfants jouaient sur le trottoir. Les premières étoiles s'allumaient. La vie continuait, sans moi, me semblait-il déjà. Puis, on a poussé la civière jusqu'aux urgences, et je me suis aperçu que pas une fois je n'avais envisagé une suite à mes jours finissants, une vie après la vie, comme on dit. (p. 13)



toujours muettes, toujours essentielles.

Une vie l'attend. Un sourire lui montre le chemin du retour. Il soupèsera le long voyage de sa vie, regardera sa mère et son père, un homme peu loquace mais fort de sa générosité. Un arrêt aussi sur ce qu'il est comme écrivain et d'où surgissent ses histoires. Il rencontre encore la mort. Elle était là tout le temps à rôder, comme si ses écrits prévoyaient cette glissade aux frontières de la vie. Une écriture prémonitoire, dit-on.

Il ne sera plus le même après une telle expérience. « Lorsque je suis sorti de l'hôpital, j'ai senti cela très fort. C'est un autre moi qui rentrait à la maison. » (p. 72) Plus conscient de l'amour de ses proches qui l'ont accompagné tout au long de cet incroyable retour, il savoure chaque seconde.

Un récit touchant, émouvant, beau de chaleur et de tendresse, de joie et de bonheur. Une sonate qui fait aimer la vie.

☆☆☆☆

Serge Patrice Thibodeau, *Lieux cachés*,
Moncton, Perce-Neige, coll. « Prose », 2005, 146 p., 16,95 \$.

Pas capable de rester en place un moment

Serge Patrice Thibodeau « ne semble pas capable de rester en place », vivant entre deux aéroports, deux pays et toutes les destinations imaginables. Ce poète, originaire de Rivière-Verte au Nouveau-Brunswick, ne refuse aucun embarquement.

Lieux cachés regroupe des récits publiés au cours des ans, dans *Le Sabord* notamment. C'est ce qui explique la forme courte de ces récits. Jamais plus de quelques pages.

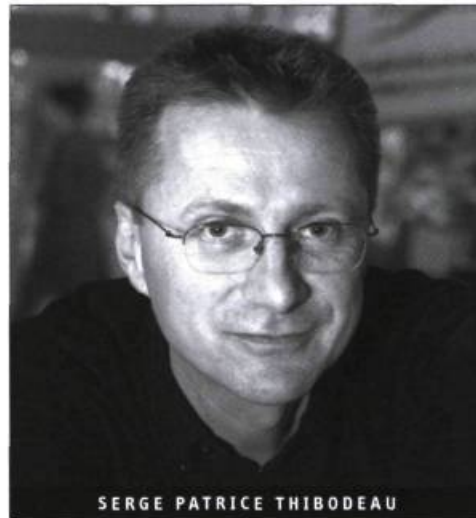
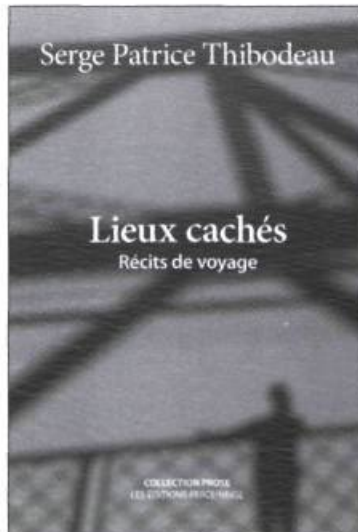
Il a vu Beyrouth, Israël, la Palestine et le racisme, Prague qu'il affectionne. Amsterdam aussi, Londres, Mexico et les environs. Montréal, la Provence, et Rivière-Verte où vivent ses parents. Il nous entraîne également dans le village de Santa Catarina Loxicha, un monde hors des routes du Mexique. Il fera un détour par le pays de ses ancêtres, Marans, dans le Poitou. Le poète voulait voir d'où est parti son aïeul Pierre qui a tout abandonné pour s'installer en

terre sauvage d'Amérique. Le voyage peut se faire aussi dans le temps.

RENCONTRES

Des profils d'écrivains surgissent ici et là. Thibodeau aime les sons que les écrivains portent comme s'ils étaient les seuls à « entendre leur pays ». Il s'attarde à la musique, aux rencontres uniques et aux spectacles inoubliables pour le mélomane qu'il est. Villes aussi qu'il sent vibrer et palpiter.

Le printemps de Prague a ses sautes d'humeur. Les couleurs du ciel passent brusquement du violet au noir, du gris à l'orangé. Des rafales de pluie durent quelques instants, puis le beau temps revient, le soleil réchauffe le visage. Je profite de l'après-midi pour me rendre à Smíchov en tramway. Je n'ai pas mis les pieds dans ce quartier depuis 1990. Les façades écaillées, mornes et ternes, ont été ravalées, de nombreux commerces multicolores flanquent maintenant les rues populeuses. (p. 48)



SURFACE

Le lecteur perçoit des odeurs, des couleurs et se heurte souvent à des ombres. Des portraits sympathiques qui tiennent de l'esquisse et du croquis. Le lecteur s'essouffle pourtant à bondir ainsi d'une année à l'autre, à franchir toutes les frontières. Nous avons du mal à « voir » ces pays brossés à grands coups de spatule.

Domage ! Il aurait fallu prolonger un peu les escalas, s'attarder dans ces pays pour entendre et voir les gens. À lire ainsi cette valse à mille dépars, on est pris de vertige. Tout comme l'écriture qui se relâche souvent, hélas ! Une réécriture aurait permis de pousser plus loin ces textes sympathiques. Serge Patrice Thibodeau est demeuré trop près des chroniques et de la revue.

☆☆☆
Gaétan Soucy, *L'angoisse du héron*,
Québec, Le Léopard amoureux, 2006, 64 p., 13,95 \$.

Gaétan Soucy se fait prestidigitateur

Gaétan Soucy nous a habitués à des univers où les repères s'évanouissent. Il aime déstabiliser. Ses mondes gardent toujours une certaine couleur, une belle familiarité pourtant. L'auteur de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* aime débousoler dans un décor familier.

Music-ball, son roman baroque, touffu et allégorique, n'a cessé de me questionner depuis sa parution. Comme si l'auteur de *L'acquiescement* avait perdu le rythme, abandonné son personnage et n'était plus arrivé à maîtriser le voyage dans cet ouvrage ambitieux. Il nous a habitués à tellement plus de tonus avec *La petite fille qui aimait trop les allumettes* ou *L'Immaculée Conception*.

Cet écrivain, plutôt discret depuis, signe ici un court texte où il multiplie les bascules et fragmente le fil narratif. Dans *L'angoisse du héron*, Soucy s'attarde près de l'Acteur qui évoque cet oiseau énigmatique qui se fige pendant des heures, se fond dans la végétation. Il y a aussi l'Agité qui fonce vers les murs pour les pulvériser. Le mouvement et l'immobilisme s'affrontent.



Description minutieuse de l'Artiste, bascules où le narrateur raconte son amitié avec un touche-à-tout qui s'est suicidé. On apprend plus loin que ce mort est l'auteur du premier récit. Pour finir, une fille s'impose et souhaite mieux connaître ce père qui a choisi de mettre fin à ses jours. Soucy multiplie les points de vue à la manière des peintres cubistes, fragmente la narration, prend un malin plaisir à défaire les références.

VIRTUOSITÉ

Ce texte démontre une belle virtuosité, mais touche peu le lecteur. Soucy le pousse continuellement sur de fausses pistes et le procédé devient assez

mécanique, il faut le dire. *L'angoisse du héron* tourne à vide malgré l'habileté de l'auteur.

Une petite phrase cependant m'a heurté, assez pour que je m'y attarde. Est-ce une bravade ou une conviction du romancier ? « Comme on aime les fictions et comme les niaiseries du roman sont encore promises à un long avenir ! » Croit-il encore possible l'aventure romanesque ? Cet écrivain unique a-t-il abdiqué ?

Gaétan Soucy semble avoir perdu ses ancrages depuis ce roman incertain. Ses personnages, depuis

Music-ball, vont d'échec en échec, flirtent avec la mort, n'arrivent plus à survivre. Ils témoignent peut-être de l'angoisse de l'artiste devant le travail d'écriture. Peut-être aussi que ce romancier admirable se regarde un peu trop écrire.

